

tails sont donc en parfait accord avec les usages des Perses.

Dès que les lettres de proscription contre les Juifs eurent été rédigées et scellées du sceau du roi, Aman les fit porter par des courriers dans toutes les parties de l'empire perse.

L'expédition de l'édit par des courriers est tout à fait caractéristique. Aucun livre biblique antérieur à la domination des Achéménides ne mentionne un fait semblable, ni en Égypte, ni en Palestine, ni en Assyrie, ni en Chaldée. C'est qu'en effet, la poste est une invention perse. Les historiens grecs nous apprennent qu'elle avait été organisée sur toutes les routes militaires de l'empire¹. Le texte hébreu appelle ces messagers *rašim*, « coureurs² », parce qu'ils remplissaient leur office avec une extrême célérité, montés sur des chevaux³ issus d'étalons royaux, qu'on appelait « niséens » et qu'on élevait spécialement pour le service du roi dans les vallées de la Médie⁴.

¹ Hérodote, VIII, 98; Xénophon, *Cyrop.*, VIII, vi, 17-18 (édit. Didot, p. 177). Cf. E. Gallois, *La poste à travers les siècles*, in-12, Paris, 1894, p. 24-26; B. Brisson, *De regio Persarum principatu*, I, 238-239, p. 311-315.

² Esther, III, 13; VIII, 10.

³ Hérodote, VIII, 98, à propos de Xerxès, décrit ces courriers, appelés en persan *ἰγγαρίων*, d'après la transcription grecque (M. Oppert, *Commentaire du livre d'Esther*, p. 49, y retrouve le perse *hangârigam*). L'historien grec dit qu'il n'existe parmi les mortels aucun messenger qui accomplisse plus rapidement sa mission que ces courriers, grâce aux relais et aux hommes préparés sur toute la route et qui bravent la neige, la pluie, la chaleur et l'obscurité de la nuit.

⁴ Νισαῖοι. Hérodote, VII, 40; III, 106. Les chevaux ne sont pas mentionnés dans le premier envoi de courriers fait par Aman, Esther, III, 13, mais ils le sont dans le second envoi fait par Mardochée, Esther, VIII, 10. Ce dernier passage contient des mots perses qui, de tout temps, ont embarrassé les traducteurs et les commentateurs, et ce n'est que depuis que l'on a pu étudier la langue originale, en ces dernières années, que l'obscurité a commencé à se dissiper. Les Septante ont omis dans leur version ces termes qu'ils ne comprenaient pas; la Vulgate les a omis aussi tout en paraphrasant le texte.

V.

Esther intervient en faveur du peuple juif auprès d'Assuérus. Triomphe de Mardochée.

Mardochée ne tarda pas à être renseigné sur tout ce qui se tramait contre son peuple, et comme il en était l'occasion et la cause, son affliction fut extrême; mais il ne se découragea point et il pensa avec raison que la Providence n'avait élevé Esther à la dignité de reine de Perse qu'afin d'en faire un instrument de salut pour ses frères.

Les événements vont se précipiter désormais avec une grande rapidité, et ils sont accompagnés des circonstances les plus étrangères à nos idées, à nos mœurs et à nos coutumes, mais c'est, devons-nous ajouter, parce qu'elles sont exclusivement perses. Il faut relever, parmi ces singularités de la vie persane, l'interdiction pour la reine de se présenter devant son époux sans y être appelée et les détails du triomphe de Mardochée.

Une des habitudes les plus invétérées des cours perses, depuis les Achéménides, a été de séparer le monarque de

L'original porte : « [Mardochée] envoya les lettres par des courriers (*rašim*) à cheval, montés sur des *rékeš hâ-'âhašterânim benê hâ-rammakîm* ». Les mots *rékeš hâ-'âhašterânim* se lisent aussi, Esther, VIII, 14. Le terme *rékeš* se rencontre également, I (III) Reg., IV, 8, et Mich., I, 13, et désigne une race spéciale de chevaux. Cette race est déterminée dans Esther, VIII, 10, 14, par l'addition du mot *hâ-'âhašterânim* « [les chevaux] royaux ». Voir M. Haug, *Erklärung persischer Wörter*, dans H. Ewald, *Jahrbücher der Biblischen Wissenschaft*, t. V, 1853, p. 154. On ne peut guère douter qu'il ne s'agisse de la race de chevaux dont parle Hérodote. Ils sont qualifiés, Esther, VIII, 10, *benê hâ-rammakîm*, « fils des troupeaux » de chevaux du roi, selon l'interprétation de Gesenius, *Thesaurus linguæ hebrææ*, p. 1291, c'est-à-dire provenant des haras royaux.

tous ses sujets. L'auteur sacré nous dit que la reine elle-même ne pouvait, sous peine de mort, se rendre auprès du roi son époux sans y être invitée¹. Cette règle paraît incompréhensible et incroyable aux critiques modernes, et ils ne s'expliquent pas qu'Esther n'ait pas, au moins, demandé une audience. En réalité, ce qui paraît si étrange et si invraisemblable est en parfait accord avec le cérémonial et l'étiquette de la cour de Perse et ce qui, d'après nos idées occidentales, serait une objection contre la véracité de l'historien hébreu, devient au contraire une preuve de son exactitude.

Les rois achéménides, comme le roi mède Déjocès², vivaient cachés et invisibles au fond de leur palais, ainsi que le firent plus tard les Sassanides qui donnaient leurs audiences cachés derrière un grand voile³. Leurs femmes mêmes n'avaient accès auprès d'eux que dans un ordre réglé⁴. « Le rôle des princesses est passif, strict et limité au point que le mage Gaumata peut hériter des femmes de Cambyse sans que les plus nobles s'étonnent de ne jamais voir la figure du nouveau maître⁵. »

¹ Esther, iv, 11.

² Hérodote, I, 99.

³ M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 368. — « L'usage de tous les rois de Perse, depuis Ardéchir (fondateur de la dynastie des Sassanides, en 227 de notre ère), dit Maçoudi, était de se dérober aux regards de leur cour et de se tenir à vingt coudées du premier ordre de l'État; ils en étaient séparés par un rideau placé à dix coudées du roi et du premier ordre. La garde de ce rideau était confiée à un fils des Chevaliers, qui avait le titre de khorrem-bach... La coutume de se dérober aux regards des courtisans fut également adoptée par les premiers khalifes omeyyades et abbassides. » Maçoudi, *Les prairies d'or*, texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, ch. xxiv, t. II, Paris, 1863, p. 158-159.

⁴ Ἐν περιτροπῇ γὰρ δὴ αἱ γυναικὲς φητέουσι τοῖσι Πέρσῃσι. Hérodote, III, 69, édit. Didot, p. 156.

⁵ « Hérodote, III, 68 et 69. » M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p.

Un épisode de l'histoire du mage Gaumata, raconté par Hérodote¹ confirme indirectement la narration du livre d'Esther. Dès qu'Otanès, un des principaux personnages de la cour de Perse, soupçonne le successeur de Cambyse, le faux Smerdis, d'usurper la souveraine puissance, il interroge sa fille Phédyme, qui est une des épouses du roi. Mardochée, s'adresse de même à Esther, sa pupille, quand il veut arracher à la mort le peuple d'Israël. Des deux côtés, il s'agit des intérêts les plus graves : de la légitimité de la succession royale de Cyrus, dans le premier cas ; du salut du peuple entier, dans le second. Les intermédiaires sont, d'une part, la princesse Phédyme, qui était par sa naissance et par ses richesses l'égale des premières des Perses ; d'autre part, Esther, la Juive ; l'une et l'autre sont devenues les épouses du roi.

Écoutez d'abord Hérodote. Otanès veut savoir si le successeur de Cambyse est un fils de Cyrus ou bien le mage condamné jadis à perdre les oreilles², et comme le cérémonial de la cour de Perse permet au roi de se soustraire à tous les regards, il en est réduit à s'adresser à sa fille, à qui sa situation permet d'éclaircir le mystère en se servant pour communiquer avec elle de l'intermédiaire des eunuques du harem³.

368-369. Il dit, p. 368 : « L'écurie d'un prince peut seule nous donner l'idée du harem perse. » « Au premier écuyer correspond le grand eunuque. » Le grand écuyer règle le service des chevaux. « On n'agit pas différemment avec les femmes. » — Le rôle influent des eunuques à la cour des rois de Perse a toujours été un des traits caractéristiques du pays. « Dans la cour des rois perses, les eunuques sont l'œil et l'oreille du prince ; ils n'ont ni enfants, ni famille pour partager leur affection et dépendent uniquement de ceux qui ont mis en eux leur confiance. » Hérodote, *Ethiop.*, VIII, 17, édit. Didot, p. 371. Cf. Xénophon, *Cyrop.*, VII, v, 58, édit. Didot, p. 149-150.

¹ Hérodote, III, 68-69.

² Hérodote, III, 63. Voir notre t. I, p. 165.

³ Encore aujourd'hui à la cour de Perse les choses se passent de même.

L'action s'engage. — Premier message d'Otanès à Phédyme : — « Ton mari est-il bien Smerdis, fils de Cyrus ? »

— Réponse de Phédyme : « Je n'ai jamais vu le roi Smerdis ni mon royal époux. »

Deuxième message : — « Si tu ne connais pas Smerdis, consulte Atossa, » c'est-à-dire la sœur du roi présumé. — « Je ne vois et ne puis voir Atossa. »

Troisième message : — « O ma fille, ton devoir, née comme tu l'es, est d'accepter le péril auquel ton père te commande de t'exposer... La nuit, cherche les oreilles de ton mari. S'il en a, sois convaincue que tu habites avec Smerdis, fils de Cyrus; s'il n'en a pas, crois que c'est le mage Smerdis. » — « En obéissant, répond Phédyme, *je cours un grand danger*, car si le roi n'a pas d'oreilles et me surprend à les chercher, *il me fera périr. N'importe, j'obéirai.* »

Et, ajoute Hérodote : « Lorsque vint le tour¹ de Phédyme d'aller auprès du mage, car tour à tour les femmes des Perses vont trouver leur époux, —... elle reconnut que l'homme n'avait point d'oreilles. »

Comparons maintenant à ce récit celui de la Bible. Pas plus qu'Otanès, Mardochée ne peut pénétrer dans le harem; il communique avec sa pupille, comme le chef des conjurés perses avec sa fille, par l'intermédiaire des eunuques ou des servantes.

Premier message. — L'eunuque Athach informe Esther du danger couru par les Juifs et lui transmet de la part de Mardochée l'ordre de se rendre auprès du roi pour implorer leur grâce. — La reine fait répondre à son tuteur que, sous

C'est par des parentes qui faisaient partie du harem du schah que l'assassin de Nasser eddin, tué le 1^{er} mai 1896, a été informé, pour commettre son crime, du jour et de l'heure où sa victime devait se rendre à la mosquée, et c'est au moyen de ces renseignements qu'il a pu exécuter son projet.

¹ Le mot employé dans Esther, *τόν*, II, 15, correspond littéralement au mot d'Hérodote, III, 69, *περιτροπή*.

peine de mort, nul ne peut approcher du roi et que depuis trente jours elle n'a pas été mandée auprès de lui¹.

Deuxième message. — « Comme nous, tu es en danger. Si tu dois périr, mieux vaut te sacrifier pour le salut commun. Sais-tu, lorsque tu as ceint le diadème des reines, si tu n'étais pas destinée à sauver tes frères d'un péril de mort? » — Esther répond : « Toi et le peuple, jeûnez pendant trois jours... alors j'irai chez le roi... *et si je dois mourir, je mourrai*². »



41. — Reine perse.

Le rapprochement que nous venons de faire³ est une preuve irréfutable de l'exactitude de l'historien. Des deux côtés, dans une situation analogue, les mêmes coutumes amènent les acteurs de la scène à se servir des mêmes moyens et à employer un langage semblable.

Esther, résolue à braver tous les dangers pour tenter de sauver son peuple, lorsque les trois jours de jeûne furent passés, se revêtit de ses habits royaux pour aller se présenter devant Assuérus sans être mandée.

Un cylindre perse en agate grise, de la riche collection de Clercq, nous permet de nous figurer ce qu'était l'épouse d'un roi achéménide. Nous y voyons une reine debout, vêtue d'une tunique à larges manches, avec une ceinture et une jupe plissée et relevée. Sa tête est coiffée de la tiare royale

¹ Esther, IV, 9-11.

² Esther, IV, 13-16.

³ Ce rapprochement est tiré à peu près mot à mot de M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 369-370.

et ses cheveux, attachés par un long ruban, retombent en boucles par derrière¹. Telle devait être Esther.

A peine a-t-elle paru dans la cour intérieure de la maison du roi, devant son seigneur et maître, que sa cause est gagnée. Sa beauté, rehaussée peut-être encore par la gravité de sa démarche², charme plus que jamais son époux.

Assuérus « est assis sur son trône; en signe de pardon il incline vers [Esther] le sceptre d'or qu'il tient à la main. Une scène analogue est représentée sur les murs des palais persépolitains. Là aussi, le roi, assis sur un trône élevé, tient une longue canne³, — le sceptre, — insigne de la puissance souveraine⁴. »

Xerxès est disposé à accorder à la reine tout ce qu'elle lui demandera, mais Esther, avec son habileté féminine, a conçu un plan fort habile pour arriver à ses fins. Elle veut exciter la curiosité du roi et surtout profiter de l'occasion favorable que lui offrira un festin, où elle aura tout disposé avec art, pour obtenir la grâce de son peuple. Ce jour-là, elle se contente donc de demander à Assuérus de venir

¹ Voir Figure 41. Ce cylindre a 0^m,032 sur 0^m,044. La reine tient à la main gauche une corbeille à offrandes, parce qu'elle va offrir par l'intermédiaire d'une de ses suivantes, une colombe à une déesse assise, sans doute Anaitis. Entre la suivante et la reine est un autel sur lequel brûlent des parfums. De Clercq et Ménant, *Collection de Clercq, Catalogue raisonné*, t. 1, in-f^o, 1888, pl. xxxiv, fig. 385, et p. 211-212. — Les cylindres et les monuments nous montrent aussi que le costume viril des grands personnages consistait en une robe flottante, aux grandes manches à plis, relevée vers le milieu. *Ibid.*, p. 208.

² Esther, xv, 4-10.

³ Voir, dans le *Manuel biblique*, 9^e édit., t. II, n^o 515, fig. 23, p. 161, le bas-relief de Persépolis représentant Darius I^{er} assis sur son trône et tenant le sceptre à la main.

⁴ « Xénophon, *Cyrop.*, VIII, III, 6; IV, 1; VII, 6. » M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 383. — Hérodote, VII, 102, raconte que Xerxès assista assis sur son trône, au combat des Thermopyles. Plutarque, *Themist.*, 43, dit la même chose pour la bataille de Salamine.

prendre part avec Aman à un repas qu'elle lui avait préparé, et le roi s'y étant rendu avec son ministre, elle le prie de revenir le lendemain avec lui à un festin auquel elle le convia, ce que son royal époux lui promet.

La nuit qui suivit, Assuérus ne put dormir. Afin de se distraire dans son insomnie, il se fit lire les annales de son règne et quand on en vint à la relation du complot découvert par Mardochée, il demanda si son sauveur avait été récompensé comme il méritait de l'être. Ayant appris que non, il interrogea Aman, qui arrivait au palais au moment même¹, sur la manière dont on devait traiter celui que le roi voulait honorer. Le favori, pensant qu'il s'agissait de sa propre personne, répondit qu'il fallait le traiter presque en roi.

Lui-même fut chargé par Assuérus d'honorer ainsi son ennemi, le juif Mardochée².

La description que nous donne le texte sacré du triomphe de Mardochée est tout à fait perse et de la plus minutieuse exactitude. Le sceptre d'or, le diadème bleu rayé de blanc et le *clavus* blanc de la tunique pourpre que porte Darius sur une mosaïque de Pompéi³ étaient les insignes exclusifs

¹ Esther, vi, 4. Le texte, comme à l'ordinaire, décrit ici les lieux avec beaucoup de précision. Aman habite à l'extérieur de l'Acropole, dans la ville de Suse; il a franchi, grâce à sa qualité, la grande porte de l'enceinte, *ša'ar mêlek*, mais il ne peut aller au delà sans être mandé par Assuérus. « Le chroniqueur, dit M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 382, résume la situation par un seul qualificatif : « Et Aman vint dans la cour de la « maison du roi, l'extérieure. »... Cette cour extérieure de la maison du roi n'est autre que la place d'armes de l'Acropole susienne. Elle est comprise entre la porte fortifiée du *biroun*, les murs de la citadelle et l'escalier de l'*apadâna*. Comme dans le palais d'Assuérus, elle est en communication directe avec la grande porte de l'enceinte générale ou *chaar du roi*. » Voir le plan, Figure 40, p. 629. La Vulgate, Esther, vi, 4, porte « la cour intérieure », *atrium interius*, mais l'hébreu dit nettement qu'Aman était dans la cour extérieure, *lahâsar... ha-hîsonâh*.

² Esther, vi, 1-11.

³ Aujourd'hui au Musée de Naples, dans la salle de Flore, n^o 10020. Elle a été trouvée dans la maison du Faune à Pompéi. Elle est décrite dans

de la royauté, mais les grands du royaume portaient des vêtements semblables, ainsi que la tiare et des bijoux communs. Les archers du roi, connus sous le nom d'Immortels, portaient eux-mêmes la couronne et la robe médique. « A l'homme que le roi veut honorer, dit Aman, il faut apporter un vêtement royal, que le roi a porté, amener un cheval que le roi a monté et placer sur sa tête une couronne royale, puis remettre le vêtement et le cheval entre les mains d'un des principaux de la cour pour qu'il en revête l'homme que le roi veut honorer et qu'il le conduise [monté] sur le cheval [du roi] sur la place de la ville¹. »

« Aux hommes que les rois de Perse veulent honorer, ils offrent une robe médique (robe de cour) et une couronne d'or », disent les historiens grecs².

« *Khalatrâ pourchid*, dit-on encore à la cour de Nasser-ed-din Chah, quand un fait pareil se présente. Littéralement, il a revêtu le *khalat*, c'est-à-dire la pelisse de cachemire déjà portée par le Chah³ et donnée comme suprême récompense aux fidèles serviteurs. Tel est le cas de [Mardochée], *khalatrâ mipouched*, il revêt le *khalat*, mais pour cela ne s'habille pas en roi, car s'il revêt une robe médique bleue et coiffe une couronne d'or indistinctement portées par les seigneurs et les gardes royaux, il ne passe pas la robe pourpre ornée du *clavus* blanc, il ne ceint pas le diadème bleu⁴ ni ne bran-

Th. Gsell Fels, *Unter-Italien*, 3^e édit., Leipzig, 1889, p. 167. La tunique pourpre comme vêtement royal est mentionnée par Xénophon, *Cyrop.*, VIII, III, 4; Quinte-Curce, III, 2.

¹ Esther, VI, 7-9, (texte hébreu).

² Hérodote, III, 20-21, 84; VII, 37, 116; VIII, 118; Xénophon, *Cyrop.*, VIII, III, 1; Élien, *Var. Hist.*, I, 22, 32, édit. Didot, p. 303, 306.

³ « Le vêtement que le roi a porté » dit le texte hébreu. Esther, VI, 8. La Vulgate a omis ce membre de phrase qui a ici son importance.

⁴ « Il faut bien se garder de confondre le diadème, simple ruban noué autour des cheveux ou de la tiare, avec la couronne métallique qui est en Perse un simple bijou que le roi donne au plus humble de ses sujets. Hé-

dit le sceptre souverain¹. » Il ne s'assied pas non plus sur un siège élevé ou trône, parce que le trône était sans doute, comme le sceptre ou long bâton, un des signes exclusifs du pouvoir royal.

Après avoir subi une telle humiliation, Aman retourna dans sa demeure, abattu et consterné. Sa femme Zarès et toute sa famille, superstitieuse comme tous les Perses, jugèrent eux-mêmes que ce qui venait de se passer était de funeste augure. Ces tristes pressentiments ne tardèrent pas à se réaliser. Esther obtint du roi tout ce qu'elle désirait, Aman fut attaché à la potence qu'il avait fait dresser pour y suspendre Mardochée, et les Juifs non seulement se défendirent contre leurs ennemis, mais en firent un grand massacre².

Tel est, brièvement résumé, le dénouement du grand drame dans lequel avaient failli périr les Juifs établis en Perse. Xerxès I^{er} survécut environ neuf ans à Aman. Nous ignorons la suite de l'histoire d'Esther et de Mardochée³.

rodote, VIII, 118. » L'historien grec raconte dans ce passage un trait de Xerxès qui peint son caractère extravagant. Le roi donne une couronne d'or au capitaine du navire qui l'a sauvé de la mort, et lui fait ensuite trancher la tête parce qu'il a perdu une partie des passagers.

¹ M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 384.

² On a beaucoup reproché à Esther ce qu'on a appelé sa cruauté : « Les exégètes qui traitent d'apocryphes les personnages du drame, dit M. Dieulafoy, font un crime à la favorite d'avoir préparé la vengeance du peuple juif. » L'explorateur de Suse répond à ces accusations : « La reine n'est pas la goule féroce qu'on nous dépeint. Loin de là. Belle à miracle, pure dans ses mœurs, fidèle à ses frères malheureux, courageuse jusqu'au martyre, terrible aux ennemis de sa race, la favorite d'[Assuérus] résume en elle toutes les grandes vertus de la femme antique. L'oubli des injures, la magnanimité dans le triomphe sont des anachronismes, s'il s'agit des âges bibliques; quant aux mièvreries sentimentales, elles ne furent jamais de mise à la cour de Suse, je m'en porte garant. » M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 385. — Pour la réfutation des objections contre le livre d'Esther, voir *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. IV, p. 579-593.

³ On montre à Hamadan un tombeau non authentique qui porte le nom